

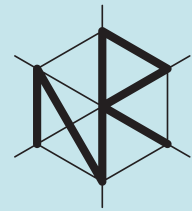
**ÊTRE : JOUER SUR  
LA CORDE SENSIBLE  
À propos de l'ouvrage de  
Hartmut Rosa : Résonance,  
Une sociologie de la  
relation au monde**

**De Hartmut Rosa, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*, Éditions la Découverte, 2018**

**P**resque dix ans après avoir tracé les grandes lignes de sa théorie de l'accélération, Hartmut Rosa propose avec *Résonance* les fondements d'une sociologie de la relation au monde. Cet ouvrage présente avant tout l'opportunité d'une redéfinition du rôle des sciences humaines à l'aube d'une transition sociétale qu'il n'est pas seulement nécessaire de comprendre mais également d'accompagner. Cette théorie de la résonance peut être identifiée comme notion de convergence de nombreuses autres théories développées ces dernières années au sein des sciences humaines et qui semblent aujourd'hui ouvrir la voie d'une épistémologie transmoderne. Sur quoi se fonde cette sociologie de la relation au monde et quel peut être son apport à l'opérationnalité d'une récréologie vue comme compréhension et accompagnement de la transition récréative ?

**De la modernité tardive à l'hypermodernité :  
la crise du rapport au monde**

Les sociétés contemporaines sont le théâtre d'un mal-être croissant des individus. Les cas de dépression, d'épuisement et de burn-out augmentent. Déjà en 1998, Alain Ehrenberg met en exergue l'unicité de ces symptômes sous la forme d'une *fatigue d'être soi* (Ehrenberg, 1998). Hartmut Rosa explique, à travers son dernier ouvrage, qu'il s'agit



**NATURE  
RÉCRÉATION &**

Novembre 2019 - n°7

**LECTURE  
CRITIQUE**

**Maxence  
CORDONNIER**

Doctorant, Université  
Grenoble Alpes, Laboratoire  
Pacte UMR 5194

[maxence.cordonnier@gmail.com](mailto:maxence.cordonnier@gmail.com)

« [d']une crise générale des rapports de résonance, une réduction du monde au silence dont les causes sont structurelles » (p. 489).

En effet, la société hypermoderne, ou *société de la modernité tardive*, « se caractérise structurellement par le fait qu'elle ne peut se stabiliser que de façon dynamique, tandis que son programme culturel vise une extension systématique de l'accès individuel et culturel au monde » (p. 354). C'est-à-dire que la société moderne fondée sur le capitalisme et la recherche perpétuelle de croissance ne peut trouver son équilibre et se reproduire que par une accélération (Rosa, 2010) continue. Il s'agit de faire toujours plus de profits, de produire toujours plus, de connaître toujours plus de monde, toujours plus loin, toujours plus vite. Or, dans une société de l'accélération caractérisée par ce que Sloterdijk appelle *un processus cinétique fondamental des temps modernes* (Sloterdijk, 2000), un mouvement général vers davantage de mouvement, ne pas avancer ne signifie plus se stabiliser mais reculer. Pour conserver *sa place* l'individu doit lui aussi continuellement avancer, faire toujours plus ou plutôt, sous le règne de la consommation, avoir toujours plus. Pour les individus, « *leurs propres corps et leurs dispositions psychiques sont perçus comme des ressources économiques* » (p. 374) qu'il est nécessaire d'accroître. Cet abandon de la dimension charnelle d'un corps qui devient alors *gnostique* (Le Breton, 1999) provoque une réification du rapport de l'individu à lui-même et au monde. Les cordes sensibles qui relient l'individu au monde cessent de vibrer par un manque de *reliance* (Bolle de Bal, 2003) à la fois psychique (entre le soi et le corps), sociale (entre les individus) et cosmique (entre les individus et le cosmos, le monde). « *Les formes problématiques, aliénées ou extériorisées de la relation de l'homme à son travail, à son entourage, à la nature et à lui-même seraient la conséquence d'une (fausse) relation au monde médiatisée par les institutions* » (p. 208) et qui repose sur une extension de l'accès au monde. Cette extension de l'accès au monde passe nécessairement par le développement de capitaux (économiques, matériels, culturels...). Il n'est plus alors question de vivre des expériences chargées de sens mais seulement d'avoir les moyens de les vivre sans jamais les réaliser. Cela ne laisse plus place aux expériences transcendantes qui permettent une *spatialisation* de l'individu. C'est « *dans l'acte d'achat [que] je m'approprie la planche de surf, mais c'est sur la vague seulement que je parviens à l'assimiler* » (p. 292), c'est-à-dire à l'utiliser comme média de mon être au monde. L'individu est donc en perpétuelle recherche d'extension de son accès au monde sans pour autant éprouver ce monde et s'assimiler à lui. L'individu n'habite plus le monde en poète. Il ne trouve plus le temps ni l'espace où se blottir pour habiter avec intensité mais subit « *une contrainte d'accroissement n'ayant ni but ni fin [qui] finit par entraîner, pour les sujets et la société dans son ensemble, une relation dérégulée, voire pathologique au monde* » (p. 8).

Cette *croissance infinie dans un monde fini* (Petit, 2015) induit l'émergence d'une « *crise [qui] se manifeste partout où la croissance économique n'est plus en mesure de résoudre les problèmes sociaux, où la logique d'accroissement sape ses propres fondements par la destruc-*



tion des ressources écologiques et où les sujets réagissent aux impératifs de dynamisation de la société moderne par des signes d'épuisement, de dépression ou de bur-out » (p. 477).

### Le corps effecteur de l'ontologie : un vecteur de résonance

« La réponse la plus évidente et la plus élémentaire à la question comment sommes-nous placés dans le monde ? est : sur nos pieds » (p. 57). Par cette affirmation triviale, Hartmut Rosa apporte un élément essentiel pour comprendre comment le monde peut être résonant (ou non) pour l'individu, comment le monde peut se mettre à « vibrer intensément » (p. 22). L'individu est un être sensible qui prend conscience de son être-au-monde et qui prend la mesure du monde par son corps. « Le corps peut se voir comme un « médium », un « intermédiaire » entre le moi (réflexif) et le monde » (p. 97), il est un effecteur ontologique (Falaix, 2016). La sociologie du rapport au monde passe inévitablement par l'acception du corps comme l'un des points d'ancrage des cordes qui relient l'individu au monde. C'est ainsi qu'à la manière d'une madeleine de Proust, « la perception d'une odeur particulière – une chaude pluie d'été sur le goudron, le parfum singulier d'une fleur ou d'une herbe, un gymnase – peut faire surgir en un éclair une forme intense de relation au monde et devenir ainsi le médium de souvenirs biographiques » (p. 103).

La résonance ne peut se produire que par une relation particulière de l'individu à une part du monde qu'il incorpore. Cette assimilation correspond au fait que l'individu donne sens à cette part du monde, que cette part du monde devient *signifiante* (Merleau-Ponty, 1976) pour l'individu. Ainsi, et au-delà de la phénoménologie, la résonance et la sociologie du rapport au monde rejoignent également la question géographique de l'*habiter* (Hoyaux, 2015 ; Lazzarotti, 2006). Or, la réification du monde non humain et l'augmentation continue de l'accès au monde sans pour autant l'habiter induisent une diminution de l'habitabilité et donc un double affaiblissement : celui du potentiel de réponse du monde à l'individu et celui de la sollicitation de l'individu au monde. Ainsi, et à partir du fait que « les expériences de résonance sont aussi toujours et immédiatement des expériences physiques » (p. 519), « la culture du regard baissé, avec son obsession du smartphone qui substitue jusque dans l'espace social des relations d'écran aux contacts visuels, recèle en tant que telle un potentiel d'aliénation » (p. 209).

Pour illustrer le fait que la résonance repose sur une interaction et non sur un lien univoque, Hartmut Rosa prend l'exemple des relations intimes. « L'amour, précisément, ne vit pas de l'écho de soi dans l'autre, mais dans la réponse qui nous est envoyée » (p. 175). Ainsi, « dans l'union sexuelle, le sujet et le monde (en l'occurrence un autre sujet) se touchent et s'interpénètrent avec une intensité sans équivalent. Faire l'amour, c'est abandonner l'enveloppe intime qui nous protège du monde au profit d'une authentique (et voluptueuse) relation au monde » (p. 92). Que deviennent ces voluptueuses relations au monde quand le corps est dépourvu de sa dimension charnelle ? Comment

ces instants d'expérimentation de l'être au monde peuvent conserver leur intensité quand il s'agit uniquement d'accroître l'accès au monde ? L'hypermodernité touche toutes les dimensions de la vie et participe de l'aliénation des individus et de l'amenuisement de la résonance.

*« Les résonances sont [donc] le résultat et l'expression d'une forme spécifique de relation entre deux entités, en particulier entre un sujet de l'expérience et des fragments du monde qui viennent à lui » (p. 437).*

### **L'environnement répondant : la résonance au sein d'une écologie du milieu**

La résonance est la résultante d'une relation particulière entre sujet et monde. Cependant, ces deux entités qui sont le sujet et le monde ne peuvent se concevoir indépendamment l'un de l'autre mais « *ne se construisent l'un et l'autre que dans et par leur interrelation* » (p. 42). Ainsi, la sociologie du rapport au monde de Hartmut Rosa ne peut que faire appel à ce que Augustin Berque appelle la *mésologie* (Berque, 2014, 2016), c'est-à-dire l'étude du milieu humains. En effet, le milieu se crée quand se rencontrent l'individu et l'environnement, quand ce dernier prend sens pour l'individu. « *Le moi et le monde (perceptible) ne sont pas des entités préalables à la relation, mais prennent forme dans le processus relationnel proprement dit* » (p. 144), dans la création du milieu. Le passage du lieu à l'*espace*, pour reprendre la terminologie de Michel de Certeau (De Certeau, 1990), constitue donc l'acte de création d'une corde sensible entre individu et monde qui, par sa vibration et donc l'intensité de l'habiter, permet une résonance.

Le processus d'habitabilité de l'individu est propre à chacun, il résulte d'une géographie à la fois personnelle de par sa singularité et sociale de par le partage d'un monde commun. La sociologie du rapport au monde s'inscrit alors en résonance avec la *géographie de l'intime* développée par Ludovic Falaix (2016). « *Si nous nous sentons « respirer plus librement » au sommet d'une montagne, face à la mer ou en pleine forêt qu'au bureau, dans une salle d'audience, à la Bourse ou au centre commercial, cela n'est pas dû aux propriétés du monde dans lequel nous nous trouvons, mais à la relation que nous entretenons avec lui* » (p. 65). De plus, « *dans la forêt, à la montagne ou au bord de la mer, nous ne sommes pas placés dans le monde de la même façon qu'au bureau ou dans un centre commercial. Mais nous n'y sommes pas placés non plus comme l'est un marin-pêcheur ou un montagnard indigène* » (p. 310-311). Or, comme évoqué précédemment, cet habiter, cet être au monde, ne se réalise que par l'intermédiaire du corps comme effecteur ontologique. Cela amène Hartmut Rosa à dire que « *la relation résonante à la nature ne s'instaure pas par le biais de processus cognitifs d'apprentissage ou de connaissances rationnelles : elle résulte d'expériences pratiques actives et émotionnellement significatives* » (p. 313).



Hartmut Rosa ne s'arrête pas à établir les fondements de la sociologie du rapport au monde, il propose également une lecture critique des sociétés de la *modernité tardive*. Dans cette optique, il met en exergue une « *séparation stricte entre culture et nature, c'est-à-dire entre un monde humain doué de vie, d'âme et de parole et un matériau brut et muet qu'il s'agit de dompter et maîtriser, [qui] n'est pas seulement une condition cognitive nécessaire au progrès de la domination techno-scientifique du monde, mais [qui] est aussi un appauvrissement de la diversité des relations possibles à la nature et au monde* » (p. 258). Ce qu'il dénonce ici est en fait l'approche contemporaine d'une écologie de l'*environnement* dystopique. Afin de rendre au monde son potentiel de résonance, la société doit nécessairement opérer la transition vers une *écologie du milieu* (Petit, 2015).

### **Jouer sur la corde sensible, la tentation du *too much***

La compréhension de la société par l'angle de la sociologie du rapport au monde peut cependant amener à un certain paradoxe. En effet, à partir de ce qui est identifié comme vecteur de résonance il est facilement envisageable de concevoir de nouveaux espaces « super résonants ». Or, Hartmut Rosa prévient que « *toute tentative de mise à disposition et de contrôle, d'accumulation, de maximisation et d'optimisation détruit l'expérience de résonance en tant que telle* » (p. 137). En effet, seule une corde tendue peut vibrer et cette tension résulte du fait qu'il est toujours possible que le monde reste muet et ne réponde pas à l'individu. Il existe toujours cette peur, ou du moins ce doute chez l'individu, que l'environnement ou l'autre ne lui réponde pas, qu'à la sollicitation et l'appel le monde ne reste que silence. C'est seulement quand, dans cette tension, la réponse se fait entendre que la corde vibre et que le monde devient résonant. Si la part du monde dans l'expérience n'a que peu de sens pour l'individu, la corde n'est que peu tendue, un peu lâche, l'attente de réponse est faible et l'expérience de résonance est moindre. C'est bien la possibilité d'une aliénation au monde qui en détermine le potentiel de résonance. Mais cette possibilité d'aliénation représente un risque pour l'individu. Car « *être prêt à se laisser affecter, c'est accepter d'être éventuellement blessé* » (p. 479). Sans le risque de blessure, sans sentir une potentielle aliénation, la résonance reste hors de portée. Voilà le paradoxe : une recherche de résonance par la maîtrise et le contrôle de l'environnement provoque une impossibilité de résonance. C'est pour cette raison que Hartmut Rosa arrive à la conclusion que « *la résonance reste la promesse de la modernité mais l'aliénation est sa réalité* » (p. 429).

La *disneylandisation du monde* décrite par Sylvie Brunel (2006) ou présente de manière implicite dans *L'impossible voyage* de Marc Augé (1997) ne serait-elle donc pas l'illustration de la construction d'espaces pensés pour être résonants ? Cependant, le contrôle sur l'environnement qu'induisent ces espaces font disparaître les éventuelles *blessures*, les possibilités de se laisser affecter et donc la résonance.

Il serait alors facile de ne voir dans la sociologie du rapport au monde que l'annonce d'une société irrémédiablement aliénée, ou peut-être un manifeste à la décélération et la décroissance. Mais telle n'est pas l'ambition de Hartmut Rosa qui identifie des pistes, des voies à explorer pour rendre au monde son potentiel de résonance. La perte de résonance du monde dans la société de la modernité tardive passe essentiellement par la recherche d'accroissement de l'accès au monde, c'est-à-dire par l'hyperconsommation inhérente à une société capitaliste. C'est donc en toute logique qu'il explique que cette transition ne peut se faire « *sans une canalisation et, plus encore, sans un remplacement de la machine « aveugle » d'exploitation capitaliste par des institutions économiques démocratiques capables d'assujettir les décisions en matière d'objectifs, de formes et de moyens de production aux critères de vie réussie [...]. Non qu'il ne puisse y avoir d'espace pour le marché et la concurrence dans ce nouvel ordre économique, mais cet espace doit être constitutivement et, à certains égards, radicalement limité ; il doit être politiquement défini* » (p. 502). Pour cela, Rosa en arrive à la conclusion que « *l'action publique ne doit plus être dictée par la volonté de s'imposer contre les autres et contre le monde, mais par la vision d'une élaboration collective du commun* » (p. 506). Dans l'optique d'un monde résonant, le projet politique ne doit plus être descendant mais émergent.

### **Compréhension de la transition : la sociologie de la relation au monde au cœur d'une épistémologie transmoderne**

C'est en toute logique que la question de l'intérêt et de l'apport de la sociologie du rapport au monde de Hartmut Rosa se pose. Or, pour discerner les portes et opportunités qu'ouvre cette théorie à la science, il est nécessaire de changer de paradigme. Traiter de l'habiter et se demander comment les individus construisent un monde partagé dans l'optique d'une *vie bonne* doit nécessairement dépasser les approches structurelles, aménagistes, marketing ou économiques de la sociologie, de la géographie et, globalement, des sciences humaines et sociales d'une société de la modernité tardive. Dire que les sciences humaines doivent requestionner les représentations, les utopies et les cosmogonies, « *c'est dire qu'une sociologie de la relation au monde n'ancrera pas ses analyses dans le champ des idées et des intérêts, mais dans celui des sensibilités existentielles* » (p. 37). Les transitions sont nombreuses dans la société contemporaine : transition écologique, transition numérique, transition démocratique, transition récréative... Toutes ces transitions sont l'expression d'un changement de société. Les sciences humaines n'y échappent pas et ne doivent pas échapper à leur propre transition afin de continuer à comprendre et expliquer comment les individus habitent la Terre afin d'accompagner ce passage d'un monde à l'autre.

Rosa rejoint « *l'affirmation de Rousseau et Diderot selon laquelle exister signifie non pas penser ou agir mais sentir, éprouver, percevoir* » (p. 419). Or, cette affirmation ne doit pas rester de l'ordre du profane.



Elle doit être saisie par les chercheurs, elle doit faire l'objet de la *rupture épistémologique* (Bachelard, 1977) nécessaire au discours scientifique afin de s'inscrire dans « *une hétérotopie scientifique fondée sur une épistémologie transmoderne, c'est-à-dire sur l'analyse des relations significatives et créatrices qui se tissent entre l'individu et le milieu* » (Falaix, 2016). « *A la différence du sage ou de la prêtresse prémoderne, le scientifique moderne n'est l'administrateur, le gardien, le « propriétaire » d'aucun savoir établi, d'aucune source inviolable ; il ne tient pas son autorité de la connaissance des traditions ou des « sources », mais de la recherche, c'est-à-dire de l'exploitation de terres nouvelles* » (p. 472).

La *sociologie du rapport au monde* de Hartmut Rosa vient donc enrichir la *géographie de l'intime*, la *forme transmoderne des pratiques récréatives* (Corneloup, 2011) ou encore l'*écoumène* d'Augustin Berque qui participent de la compréhension et de l'accompagnement des laboratoires récréatifs. Ces réflexions s'inscrivent en résonance avec les questions de **Nature & Récréation** qui visent à comprendre et accompagner les espaces émergents qui préfigurent la société à venir, les « *zones expérimentales de résonance destinées à de nouveaux modes d'expérience sociale et de relation active à la nature, [des] nouveaux espaces [qui] s'ouvrent alors et, avec eux, de nouvelles possibilités d'être au monde* » (p. 508). Et puisqu'il faut *vivre pour bâtir sa maison et non bâtir sa maison pour y vivre* (Bachelard, 1957), Hartmut Rosa finit par rappeler l'adage communément attribué à Antoine de Saint-Exupéry : « *Si tu veux construire un bateau, ne commence pas par battre le rappel, commander à tes hommes d'aller chercher du bois, distribuer les tâches et diviser le travail, mais éveille en eux le désir de la mer infinie* » (p. 509). Nul doute que pour changer le monde il ne convient pas de commencer par expliquer aux individus comment le construire, mais de réveiller en eux des utopies.

## BIBLIOGRAPHIE

- AUGE M. (1997), *L'impossible voyage*, Payot & Rivages, Paris  
BACHELARD G. (1957), *La poétique de l'espace*, PUF, Paris  
BACHELARD G. (1977), *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris  
BERQUE A. (1987), *Écoumène*, Belin, Paris  
BERQUE A. (2014), *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Presse Universitaire de Paris Ouest, Paris  
BOLLE DE BAL M. (2003), « Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques », *Sociétés*, n°80, pp. 99-131  
BRETON (LE) D. (1999), *L'adieu au corps*, Métailié, Paris  
BRUNEL S. (2006), La planète disneylandisée, *Sciences Humaines*, Paris  
CERTEAU (DE) M. (1980), *L'invention du quotidien*, Gallimard, Paris  
CORNELOUP J. (2011), « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature », *Développement durable et territoires*, vol. 2, n°3, pp. 1-15  
EHRENBERG A. (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris

- FALAIX L. (2016), « Géographie de l'intime, habitabilité et cosmogonies immersives », *Sociétés*, n°134, pp. 41-53
- HOYAUX A-F. (2015), « Habiter : se placer plaçant et se penser pensant », *Annales de géographie*, n°704, pp. 366-384
- LAZZAROTTI O. (2006), *Habiter, la condition géographique*, Belin, Paris
- MERLEAU-PONTY M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris
- PETIT V. (2015), « L'eco-design : design de l'environnement ou design du milieu ? », *Sciences du design*, n°2, pp. 31-39
- ROSA H. (2010), *Accélération : une critique sociale du temps*, La Découverte, Paris
- SLOTERDIJK P. (2000), *La mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique*, Editions Christian Bourgois, Paris

